

Le comte de Fougères (*SIMON* George Sand 1836)

Article publié dans *La nouvelle revue Le Jardin d'Essai* (2020)

En 1836, au milieu de ses tourments sentimentaux et judiciaires, George Sand publie *Simon* dans la *Revue des deux Mondes* en trois livraisons : 15 Janvier/1^{er} et 15 Février.

Elle dédie ce roman démocratique à la Comtesse d'Agoult, aristocrate de naissance et républicaine de sentiment.

« Je me suis permis de vous dédier Simon, conte assez gros qui va paraître dans la Revue. Comme je ne sais pas quelle est la position extérieure que vous avez adoptée à Genève, j'ai fait cette dédicace excessivement mystérieuse, et telle qu'on ne vous devinera pas, à moins que vous m'autorisiez à m'expliquer davantage. » (à Marie d'Agoult, Nohant, début de janvier 1836)

Assurément la dédicace est singulière et secrète :

« A Madame la comtesse de ***/ Mystérieuse amie, soyez la patronne de ce pauvre petit conte/ Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique/ Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur/ Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez le fier. / Comtesse, soyez pardonnée. / Etoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies. »

De son roman, George Sand écrit par ailleurs : « il n'est pas, je crois, des mieux conduits, mais j'en ai connu les types en plusieurs exemplaires de la réalité. »

Si le héros de ce « gros conte », Simon, fils d'une humble paysanne et neveu d'un abbé républicain est, pourrait-on dire, une image floue de l'avocat Michel de Bourges, le Comte de Fougères, un des protagonistes importants de l'intrigue, trouve son modèle dans l'histoire de l'immigration aristocratique à Trieste en la personne d'Albert François de Moré de Pontgibaud qui fera fortune en Italie sous le nom de Joseph Labrosse. La romancière va utiliser ce personnage à la vie trépidante et exemplaire qui a inspiré Charles Nodier (*Jean Sbogar* et *Mademoiselle de Marsan*) elle va le transformer pour en faire l'image détestable de l'aristocrate réactionnaire doublé d'un négociant avare.

Penchons-nous sur le modèle.

Albert François de Moré de Pontgibaud, est né à Paris en 1754 et mort à Trieste en 1824 sous le nom de Joseph Labrosse.

Dès 14 ans, il intègre le régiment des Mousquetaires Noirs, puis sert comme capitaine dans le régiment du Dauphin à Toulon. Il épouse Victoire Pecquet fille d'un conseiller du Roi qui lui apporte une dot de 6000 livres et une pension royale de 2000 livres. A la mort de son père en 1788, il s'installe dans son château de Pontgibaud (Auvergne) s'occupe activement d'agriculture et crée une filature de coton. Personnage important dans la région, il préside l'Assemblée des trois Ordres de la sénéchaussée de Riom. Il y fait part de ses projets d'amélioration des voies de communication dans la région des Combrailles auvergnates.

En 1791 il émigre avec son frère Charles Albert, son fils aîné et son épouse à Coblenz où se constitue l'armée des émigrés royalistes ; il est nommé colonel et son régiment intègre l'armée prussienne.

Après la défaite de Valmy (1792) les de Pontgibaud s'installent à Lausanne, et apprennent la destruction de leurs archives, la vente de leur château et de leurs appartements parisiens. Leur pécule est peu à peu épuisé. Ils sont ruinés et décident donc de travailler. La comtesse et sa servante brodent des parures que le comte, devenu colporteur, vend sous le nom de Joseph Labrosse pour ne pas avilir son titre. Son frère et sa belle-sœur s'associent à leur entreprise qui devient une petite manufacture. A l'occasion des troubles qui se produisent dans leur ville, nombre de marchands lyonnais s'exilent et les intègrent dans leurs réseaux commerciaux ; Albert François devenu citoyen helvète ouvre des succursales en Suisse et en Allemagne.

En 1798, il choisit de se mettre à l'abri des secousses politiques dans les terres autrichiennes et s'établit à Trieste, port important et ville d'affaires, où affluent nombre d'exilés. Il occupe l'immeuble dit de la Dogana Vecchia, au cœur de la ville y développe son commerce sans révéler son passé aristocratique. Ses affaires prospèrent ; il ajoute à son entreprise commerciale la fonction d'agent de banque, achète une vaste propriété dans le Frioul et s'y consacre à l'agriculture. Il est reconnu par le monde du commerce triestin, et devient membre de leur loge maçonnique Vadovella.

Lorsque Napoléon crée, sur la côte dalmate, les Provinces Illyriennes qui intègrent Trieste, la ville connaît une crise économique jusqu'à la débâcle française en 1813. Un afflux de nouveaux immigrants bonapartistes vient grossir les noyaux aristocratiques que Joseph Labrosse aidait jusque-là ; il assiste Elisa, la sœur de Bonaparte puis Joseph Fouché ; Jérôme Bonaparte place son argent dans sa banque. Il sait à l'occasion utiliser ses réseaux nobiliaires, s'occupe de transactions financières, de ventes de bijoux, de prêts : il devient une sorte de trésorier de l'immigration.

Il cède ses affaires à ses associés avant sa mort en 1824. Fidèle à son idéal monarchiste, il aura été un homme d'affaires exceptionnel dans un environnement où beaucoup s'avèrent incapables d'oublier les prétentions de leur origine.

Son biographe, Oscar de Incontrera, écrit :

« Fidèles mais réalistes, les époux Labrosse préféreront laisser mort un passé qui ne pourra plus jamais revenir et dont l'évocation ne pourrait être que douloureuse. Ils descendront donc dans la tombe d'exil de San Giusto (cathédrale de Trieste) sans reprendre leur titre et leurs possessions ancestrales. »

De cette épure d'homme tout d'une pièce qui a choisi une fois pour toutes de rester Labrosse, sorte de prince de la finance autour duquel s'agglutinent, quémandant son assistance, les aristocrates toujours titrés mais désargentés, George Sand va créer un personnage complexe, parfois seulement ridicule le plus souvent abject : le Comte de Fougères.

Comme la majorité des émigrés qui ont attendu que passe l'orage de la Révolution, le comte de Fougères, au retour des Bourbons, désira revenir dans sa

patrie et reprendre possession du domaine de ses pères. « Las de la profession de négociant qu'il exerçait depuis vingt ans au-delà des Alpes il envisageait la possibilité de reprendre ses honneurs et ses titres en France. » Il lui suffirait, pensait-il, d'entrer en négociation avec les acquéreurs du château et de ses dépendances, les frères Mathieu, et, si ces derniers s'accrochaient à leur possession, « M. de Fougères espérait qu'en fin de cause, sa majesté le Roi Dix-huit ferait finir ces difficultés et lâcherait un ordre de mettre dehors les spoliateurs de la famille de M. le comte. »

A l'annonce de son retour, paysans et bourgeois se réjouirent, espérant tirer quelques profits de leur ancien « maître ». Celui-ci, en bon négociant, comprit le parti qu'il pouvait tirer des dispositions favorables de « ses ex- vassaux ». Dès le lendemain de son arrivée à Fougères, il mit les ouvriers au travail, et, réaliste, accepta de les rétribuer avec la petite augmentation qu'ils demandaient. Les grosses réparations furent peu considérables ; la carcasse du vieux donjon était solide et saine. Les maçons furent employés à relever les tourelles, à déblayer les ruines. Par contre, l'aristocrate spolié ne manqua pas de se venger des acheteurs de biens nationaux et, comme « par esprit de représailles, la maison blanche des frères Mathieu fut convertie en grange ».

La romancière insiste sur cette double identité, elle s'en moque parfois, comme dans le discours de l'avoué Parquet qui ravale son héros au rang de simple épicier, loin de son modèle :

« Le pauvre comte ! il était bien tranquille et bien heureux là-bas dans son pays d'Istrie où il vendait de la belle et bonne chandelle, d'excellent amadou, du savon, du poivre... car, il ne faut pas gazer, notre cher comte était épicier. Qu'on appelle ce commerce- là comme on voudra, et qu'on y gagne tout l'argent du monde, ce n'est pas moins le même commerce que fait en petit la mère L'Oignon à Fougères. »

Redevenu comte de Fougères

« il tenait, dans ses choix, le milieu entre l'ostentation des anciens nobles et l'économie du marchand d'épices. Il joignait les formes d'une obséquieuse politesse contractée en Italie, le pays des révérences et des belles paroles. Les mauvais plaisants de l'endroit prétendaient que lorsqu'on allait lui rendre visite, dans la précipitation avec laquelle il offrait une chaise et sa protection, il lui arrivait souvent encore de faire à la hâte un cornet de papier pour présenter la cannelle ou la cassonade qu'il était habitué à débiter. »

S'il ne parvient pas à retrouver des manières d'aristocrate, il reste un commerçant talentueux contrairement à ce qu'insinue Parquet. Il se déplace sans cesse de Paris à Guéret, de Limoges à Fougères et on retrouve l'activité trépidante de Labrosse, bien au-delà du métier d'épicier :

« Il achetait, il revendait, il spéculait sur tout ; il étonnait ses fournisseurs par sa finesse, sa mémoire et sa ponctualité dans les plus petites choses. Il était impossible de le tromper ; et quand il avait supputé à un centime près la valeur d'un objet, il déclarait généreusement que le gain du marchand devait être de tant. Ce tant, tout équitable qu'il était, la plume à la main, était si peu de chose au prix de ce qu'on avait espéré arracher de sa vanité, qu'on était fort mécontent. »

Il ne méprise pas son passé transalpin, mieux, il s'en vante avec une telle faconde que le jeune Simon qui l'écoute reste sans voix, quasi admiratif :

« Je n'ai pas été de ceux qui passèrent le temps à se lamenter, ou qui oublièrent leur dignité jusqu'à tendre la main. J'ai pensé que travailler était plus noble que mendier. J'avais emporté d'ici l'instinct industriel qui n'abandonne jamais le montagnard. Savez-vous ce que je fis ? Je réalisai le produit de quelques diamants que j'avais réussi à sauver ainsi qu'un peu d'or ; j'achetai un petit fonds de commerce, et je me fixai dans une ville où le négoce commençait à fleurir. Les affaires de Trieste prospérèrent vite, et les miennes par conséquent. Nous étions là une colonie de transfuges de tous pays : Français, Anglais, Orientaux, Italiens. Les habitants nous accueillaient avec empressement. Les débris de la noblesse vénitienne, à laquelle on avait arraché sa forme de gouvernement et jusqu'à sa nationalité, vinrent plus tard se joindre à nous, pour acquérir ou pour consommer. Oh ! maintenant, Trieste est une ville de commerce d'une grande importance. J'en revendique ma part de gloire, entendez-vous ? »

Cependant quand le comte poursuit et affirme qu'il n'est pas de propriété plus chimérique et inutile qu'un nom et que se nommer signor Spazzetta, (ce qui veut dire M. Labrosse) est aussi respectable et estimable que de Fougères, le jeune homme retrouve ses esprits et lui rétorque ironiquement :

« Vous devez préférer un titre seigneurial à un nom de maison d'entrepôt, puisque vous avez fait de grands sacrifices d'argent pour rentrer dans la possession de votre domaine héréditaire. »

A quoi le comte réplique, jouant du sentiment, que l'amour du pays qui l'a vu naître l'a ramené en son château ; « ah ! jeune homme ! conclut-il, vous ne savez pas ce que c'est que l'exil ». Et, pour faire bon poids, il y ajoute la perte de son épouse, grand malheur qui l'a dégoûté de l'Italie.

Le comte de Fougères a une fille, Fiamma, qui ne lui ressemble en rien : quand il parle *argent*, elle répond *honneur* ; excellente cavalière, chasseresse intrépide, forte au moral comme au physique, elle maîtrise désirs et sentiments ; indépendante, elle refuse obstinément le mariage. On pressent un mystère à travers cette dissemblance et les relations singulières qui s'établissent entre eux : Fougères demande l'assentiment de sa fille à ses moindres propos, par contre, il est inquiet dès que quelqu'un lui parle, non de ce qu'on peut lui dire, mais de ce qu'elle peut répondre. Il prétexte donc son ignorance du français, voire de l'italien, la reléguant à la seule connaissance du dialecte de Venise et de Trieste. C'est à propos de cette fière amazone dont il ne peut dominer le caractère altier qu'apparaît l'infamie du personnage :

« M. de Fougères était de la véritable race des avars. Son point d'honneur était d'avoir toujours à sa disposition des sommes considérables pour tenter des coups de fortune, et de savoir doubler à point son enjeu dans les calculs de la finance. Il avait compté qu'un titre et un château le mettraient à même de briguer toutes les faveurs de la nouvelle cour de France... Ensuite il calcula qu'une belle fille étant un fonds de commerce, c'était bien longtemps le laisser dormir, et qu'un gendre influent par sa naissance pourrait l'aider dans son ambition. C'était dans ces idées qu'il s'était souvenu de sa fille, à peu près oubliée en Italie, et que, rendant grâces au caprice qui lui avait fait aimer le célibat jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il l'avait rappelée auprès de lui et l'avait produite à Paris dans les salons du faubourg Saint-Germain. Mais quand il vit que ce caprice était insurmontable, il

éprouva beaucoup de regret d'avoir sur les bras une personne qu'il connaissait à peine, et dont le caractère inflexible et les idées absolues lui étaient un continuel sujet de malaise et de contrariété. Les opinions républicaines de cette enfant enthousiaste avaient achevé de le désespérer ; il craignait à chaque instant qu'elle ne le compromît ; il rougissait d'elle, et, ne la comprenant nullement, il la regardait sincèrement comme une folle. »

Il essaie de se débarrasser d'elle par tous les moyens : union avec un riche cousin, entrée au couvent, jusqu'au jour où elle décide d'épouser Simon devenu avocat influent, donc dangereux. Elle lui échappe alors et il est prêt à refuser cette union lorsque Fiamma lui rappelle qui elle est réellement et met au jour la personnalité ignominieuse du personnage. Le marché qu'il envisageait avec sa fille, il l'avait réalisé avec sa femme, Bianca Faliero, de la race ducale de Venise, en acceptant les avances avilissantes du comte de Stagenbracht à l'égard de son épouse, contre un accord pour racheter son fief de Fougères. Dionigi Carpaccio, paysan des Alpes, défenseur et martyr de la liberté la secourut, l'aima : il est le père de Fiamma. Comme la romancière elle-même la jeune héroïne a cette double naissance aristocratique et plébéienne.

Dans la conclusion du roman la plume de George Sand est impitoyable :

« Un événement vint tout à coup plier jusqu'à terre l'épine dorsale du comte de Fougères : la chute d'une dynastie et l'établissement d'une autre. Le règne du tiers état sembla effacer tous les vestiges d'orgueil nobiliaire que M. de Fougères n'avait pas laissés dans la boutique de M. Spazzetta. Tant que la royauté bourgeoise n'eut pas pris le dessus, le comte, espéra tout, ou craignit tout. Mais quand la puissance régnante eut absorbé ou paralysé l'opposition ; quand, n'ayant plus peur du parti républicain, elle se tourna vers l'aristocratie et chercha à la conquérir, M. de Fougères suivit l'exemple de la mauvaise race de courtisans qui ne peut pas perdre l'habitude de servir, il revint à Paris faire sa cour à quiconque lui donna l'espoir de le pousser à la pairie, chimérique espoir qu'il avait caressé sous le règne précédent. »

Denise Gellini (2020)

(Paloise de naissance, longtemps membre du Centre de Recherche sur la Poésie Contemporaine de l'Université de Pau, Triestine par son mariage, s'est toujours intéressée à la vie littéraire de cette ville et au destin des immigrés français qui ont choisi Trieste pour refuge.)